

# Le Galepin

- BLEU -

n°41 - 1<sup>er</sup> mai 2021



Je ne sais pas trop par où commencer...

# n°41 - Je ne sais pas trop par où commencer...

## Sommaire

<b>DAVID BOWGOSSE</b>	
PENSUM SENTIMENTAL	3
<b>CHRISTELLE-OCTAVIE MATHIEU</b>	
LA MAIN EN BOIS	5
<b>MICHEL LALET</b>	
GEORGES ET LE VÉRIFICATEUR	7
<b>RAPHAËL CABALE</b>	
SERVICE À LA FRANÇAISE	13
<b>MICHEL LE DROGO</b>	
DÉLICIEUSES SPÉCULATIONS FLORENTINES	16
<b>LEITURA FURIOSA, LE CARDAN (AMIENS, 2007)</b>	
LE CHIEN QUI VISITAIT LES MERS	17
<b>CHRISTIAN CONRARDY</b>	
PAR OÙ COMMENCER	19
<b>JACQUELINE PAUT</b>	
HISTOIRES DE GOSSES	20
<b>OCTAVIE-CHRISTELLE MATHIEU</b>	
L'ARROSOIR	22
<b>SYLVIE VAN PRAËT</b>	
LE BISCUIT LU	24
<b>RÉGINE PAQUET</b>	
PAR OÙ COMMENCER	27

*PENSUM SENTIMENTAL*



C'ÉTAIT LE SEUL COURRIER CE JOUR-LÀ DANS MA BOÎTE AUX LETTRES. J'avoue que j'ai retourné l'enveloppe dans tous les sens avant de finalement l'ouvrir. Il m'a fallu lire entièrement la lettre jusqu'à cette signature, ce prénom désappris, pour que le sentiment étrange suscité par l'ample graphie bleue explose en moi, me coupant presque la respiration, comme un coup de poing en plein plexus. Après tant d'années, tant de rendez-vous manqués, voilà qu'elle m'annonçait son mariage! Tôt orpheline, et se trouvant sans famille depuis le décès de son père, elle espérait que plusieurs camarades de lycée – elle me citait le nom des autres – voudraient s'associer à son bonheur ce jour-là. Ce serait – disait la lettre – tellement sympa de célébrer l'amitié retrouvée avec ce petit groupe qui avait tant compté pour elle!

Elle vouait alors un véritable culte à l'amitié; comme moi à l'amour, en ce temps-là. Les deux autres invités avaient formé un couple dès leur rencontre, l'année où nous nous étions tous connus.

Et je nous revoyais, revenant longuement à pied du lycée, lui poussant sa bicyclette à notre rythme et l'appuyant, dans le jardin de la mairie, au dos du banc où nous bavardions au printemps, une glace à la main, face à la statue blanche d'un Rabelais hilare et bienveillant. Où encore pique-niquant dans le bois, en bordure d'un étang...

Elle s'était efforcée autant qu'elle l'avait pu de préserver notre amitié; autant que moi mes illusions.

Et puis, les années avaient passé. Je ne voyais plus les deux autres: nos choix nous avaient opposés, puis distanciés. J'avais même négligé depuis de cultiver de nouveaux liens amicaux, fuyant les attaches incertaines, délaissant blondes, rousses ou brunes si différentes de ce que j'avais égoïstement rêvé.

Que répondre à cette invitation?

Je restai un moment ébahi à contempler l'enveloppe libellée à mon nom, envahi par la même impression que vous laissez une rencontre onirique aussi heureuse qu'inattendue au moment où, sortant des limbes, vous voilà assailli – avec une aigreur à l'estomac – par l'évidence écrasante que le temps écoulé a inexorablement dispersé ou anéanti les autres personnages du rêve. Et que votre propre vie vous emporte à jamais vers sa fin.

Pas question d'ouvrir un débat philosophique là-dessus: il faudrait que je réponde sans différer. Rien qu'un petit mot «sympa» pour féliciter les heureux époux et me désoler

sincèrement de ne pas pouvoir être en mesure d'avoir la capacité de donner suite...

Mais devant moi, sur le bureau, la feuille restait immaculée, tandis qu'à mes pieds, la corbeille s'était emplie de griffonnages rageusement froissés. Ah, comme j'aurais dû me dispenser de ce pensum auquel j'avais bien du mal à ramener ma pensée!

Je me souvins qu'un jour, en chemin vers le bois, resté seul en arrière avec elle, je l'avais accompagnée jusqu'à l'entrée du cimetière où elle s'était recueillie sur la tombe de sa mère. Un moment de bonheur clandestin...

Son égalité d'humeur, la douceur lumineuse de son sourire et de son regard bleu m'avaient converti à sa pitié. Tiré au sort par sa main au cours d'un oral de poésie, je me forgeai même une croyance en la prédestination. À cette époque, tout me ramenait à elle: les posters de cette svelte chanteuse aux grands yeux, aux longs cheveux auburn soyeux tombant sur les épaules et à la beauté pensive ou une chanson évoquant son prénom. Qu'elle soit près de moi ou qu'elle se soit éloignée...

Elle ne fut pas bien longue à deviner ma dilection et je me mépris sur ses silences. Si j'étais plein d'illusions sur l'amour, elle en avait sur l'amitié. L'amitié, cette prière – en quelque sorte – de ne pas désespérer... ce fade lot de consolation pour qui n'est pas aimé en retour. M'adaptant platoniquement à ce que j'imaginai être une pudique réserve, je m'accoutumai à demeurer dans ma discrète adoration. Un jour même, alors que je marchais à Paris à côté d'elle, tous les regards des passants qui s'attachaient à elle me firent prendre conscience de ma poignante invisibilité.

Puis la vie l'éloigna, tandis que je demeurai plus longtemps proche des deux autres. Heureusement. Ces deux-là m'ont soutenu et même tenu à bout de cœur quand j'ai eu enfin admis qu'il n'était pas écrit que j'aurais ma place dans sa vie.

Le petit bruit métallique de la clef tournant dans la serrure me fit sursauter. Souriante, elle se tenait devant moi:

— Tu ne remarques rien? J'ai été chez le coiffeur. Tu aimes?

Celle-là aussi avait de grands yeux bleus, mais ses cheveux châains aux reflets cuivrés ne tombaient plus sur ses épaules. Elle rit de mon embarras.

— Te voilà en plein courrier?

— Une corvée, et je ne sais pas trop par où commencer...



LA MAIN EN BOIS

«Le Penseur», Auguste Rodin



UNE MOUCHE À MERDE SE PAVANE SUR MA CRAVATE. Que me veut-elle? Sottise, me direz-vous. Erreur de parcours. Elle traverse gaiement la bande de tissu, s'attarde sur les rayures. D'un orgueil démesuré. Le son exquis d'une trompette accompagne sa marche. Insaisissable, que cherche-t-elle ici?

Je ne bronche pas. J'attire cet insecte depuis plus de trente ans. La mouche à merde a illuminé mes jeunes années. J'ai cherché sa présence. Je ne me suis pas méfié. J'ai joué avec elle. Parfois, j'ai voulu la capturer, la noyer, lui arracher les pattes. À présent, je garde mes distances. D'où sort-elle? Ses ailes splendides me distraient. Elle danse maintenant sur les boutons de ma chemise. Ses yeux expriment une ferme résolution. On dirait qu'elle emmagasine des forces et de l'énergie, résolue à je ne sais quel dessein. La température de mon corps s'élève. Je sourcille. Pour la première fois, elle m'importune. Quelque chose m'échappe. Et soudain elle se greffe à mon cou, creuse avec une telle puissance! Elle transcende ma gorge, accède à l'intérieur de mon larynx. Je tousse à faire exploser mes poumons.

Je suis là. La proie d'une mouche à merde. Je me mouche. Me calme enfin. Des étoiles – comme les mirages – apparaissent dans le désert de ma solitude. Je remue l'espoir de me confier. La mouche que je viens d'avalier est un secret douloureux qu'il m'est impossible de révéler. Voilà, je suis noué et je ne sais plus comment contourner l'obstacle. Je me rétracte davantage sous l'agression. Zéro issue. Je voudrais m'étendre sous une épaisseur de terre pour retrouver le plaisir de la liberté. Je voudrais pouvoir cracher, loin de mon ventre, la mouche à merde amère. Je sens monter en moi l'envie de meurtre. Mais une main – sans doute sculptée dans le bois de mon oracle – me tend un éclat de diamant. Je reste là. Sans bouger. Brillant. Les yeux ouverts, à voir passer la lumière blanche de mon enfance, lorsque j'écrasais les mouches.

Justement, à l'intérieur du diamant scintille l'année de mes dix ans. Je ne sais pas trop par où commencer. Ah, si. Ce dimanche vingt-six juillet à Mers-les-Bains, la première fois que j'ai baissé mon slip pour les beaux yeux de Marie. Elle s'est esclaffée de rire, pointant l'index sur mon sexe:

— Oh Cyrille, y'a une mouk'à brin sur ta zigounette!

J'ai souri. Au fond, J'éprouvai une honte terrible. J'ai déclaré une guerre. Seul. « Je vous priverai de lumière. Je vous enfermerai à la cave. Je vous ferai porter mon breuvage.

Immondes scatophages, du haut de mon jeune âge, je vous annonce officiellement: GARE À VOUS!»

Je serrai les poings. De toute évidence, Marie, elle, écartée du mépris de mes sentiments, n'avait d'yeux que pour mon zizi, et naturellement elle plongeait sa figure dans ses mains, poussant un petit cri d'admiration :

— Qu'il est beau!

Tout cela, bien troublant, me fatiguait. D'un côté j'avais décidé de batailler, et de l'autre, les plaisirs de la chair, l'odeur de l'amour, allumaient leurs flammes, m'appelaient, frappaient à la fenêtre obscure de la maison de mes dix ans dont les volets entrouverts laissaient passer la lumière dorée.

Je frissonnai. Avec une délicatesse sacrée, je posai ma main sur celle de Marie et l'attrai à mon sexe. Écoutez cette poisse: sur le chemin du retour, la mouche à marde – vous dirait un Québécois – ronflait de plus belle. Et Marie riait, riait. Et je trouvais son rire ridicule. Je trouvais Marie ridicule car je n'étais pas amoureux d'elle.

J'essaie de courir mais je tombe. Je marche avec le soleil dans le dos. Je ne sens plus mes jambes. Le vent se lève. Les mouettes s'exclament; leurs ailes papillonnent, émettant une curieuse vibration. La main sculptée dans le bois de mon oracle m'ôte l'éclat de diamant.

Soudain, j'ai soixante ans. Je dis que c'est un bel âge. Je dis que l'ère des mouches a été un bel âge. Le vol incessant, nos jeux incessants. Il pleut. Le secret de la pluie. Incessante.



## GEORGES ET LE VÉRIFICATEUR

— JE NE SAIS PAS TROP PAR OÙ COMMENCER...

— Peut-être par le début de cette soirée... Vous avez quitté votre domicile peu avant dix-neuf heures, n'est-ce pas ?

— Probablement, probablement. Je ne peux pas être certain de l'heure. Je n'ai pas de montre, dit Georges en retroussant la manche de sa chemise, dévoilant ce faisant une énorme montre bracelet qui cerclé son poignet droit.

En réponse à l'air interrogateur de l'homme qui lui faisait face, Georges précéda la question qui ne manquerait pas de venir :

— Elle ne marche pas. C'est celle de mon père. Un souvenir. D'ailleurs lui non plus ne marchait pas très bien vers la fin de sa vie. Il avait de la goutte d'un côté et les rhumatismes de l'autre. Y s'entraînait quoi ! Mais la goutte, c'est pas lié à la petite, faut pas croire ce qu'on entend quand on prononce ce mot-là. C'est une maladie normale, la goutte. Et puis il picolait pas tellement, mon père. C'est même courageux dans les bleds de par chez nous de ne pas picoler comme un trou. Vous le croyez si vous voulez, mais par ici on mettait du calva dans les biberons des mômes. On croit que les gens disent ça pour jouer à se moquer d'eux-mêmes mais c'est la vérité vraie. Et à la cantine de l'école, ils venaient tous avec leurs gourdes remplies de vin rouge. Moi aussi d'ailleurs j'avais ma gourde de pinard. Du coup les leçons d'histoires de l'après-midi, fallait pas trop nous demander qui avait cassé le vase de Soissons...

Georges relève la tête, hume l'air chargé de fumée de cigarette qui stagne dans la pièce.

— Je n'ai pas l'heure, mais j'ai une montre. D'ailleurs, c'est pas une montre ordinaire la tocante de mon père. C'est une Frodsham. Une montre de marine fabriquée en Normandie au XIX<sup>e</sup> siècle. Il paraît qu'un jeune type nommé Karsten Frässdorf a repris la fabrication de ces vieux trucs. Moi, mon père m'avait pas offert une Frodsham mais une Fontainemelon, fabriquée en Normandie elle aussi. Il aimait les montres normandes, mon père. C'est curieux de voir le nombre de créateurs en horlogerie qu'on a pu avoir en Normandie. Il m'a offert une montre alors que moi j'aurais préféré un vélo. Mais pour lui, à douze ans, c'était une montre... Vous le croirez pas, mais il y a d'autres jeunes qui ont repris la fabrication des Fontainemelon. C'est marrant, ces histoires où des tas de jeunes types se mettent à recopier ce qui se faisait il y a cent cinquante ans ! Non ? Ça ne vous étonne pas, ces choses-là ? Enfin, cette montre-là, elle ne marche plus et je sais que pour trouver un gars qui pourrait la réparer, ça va me coûter un bras. Et si je laisse un bras pour réparer la montre, comment je fais pour porter la montre après ? Hein ? Vous y avez pensé à ça ?...

Le Vérificateur garde un visage impassible. Il comprend que la séance va être longue. Mais il a tout son temps. Et ce n'est pas son style de brusquer les personnes qu'il interroge. Il sait bien qu'au détour d'un chemin de traverse, Georges lui donnera des éléments essentiels à la compréhension de l'affaire qu'il a pour mission de démêler.



«Garde à vue», Claude Miller

— Vous êtes pas d'ici, vous? J'ai pas l'impression que vous êtes d'ici. Sinon, on se serait rencontrés quand on était jeunes! Non?

Le Vérificateur garde pour lui la classique remarque cinglante du «C'est moi qui pose les questions, ici!», il secoue juste la tête en signe de dénégation.

— Vous êtes pas un causeur, vous. Mon père non plus, il parlait pas tellement... Je voulais un vélo, mais j'ai eu la Fontainemelon. Je n'ai rien dit. Pensez... si j'avais dit que j'en avais rien à foutre de sa montre et que je voulais un vrai vélo avec un guidon en corne de vache, je me serais ramassé une bonne paire de coups de pied au cul. C'est pas que c'est très joli comme montre, mais c'est un souvenir finalement, poursuit Georges d'un air pensif. Regardez vous-même...

Georges remonte cette fois sa manche gauche et tend son avant-bras vers le Vérificateur pour lui montrer l'objet massif qu'il porte au poignet gauche.

— Ah, oui! Vous avez une montre de chaque côté. Et celle-ci, elle fonctionne?

— Non. Enfin, oui peut-être. C'est pas si simple: elle tourne à l'envers. Pas dans le sens des aiguilles d'une montre. Non! Elle tourne dans l'autre sens. Je ne sais pas pourquoi. Et en plus elle retarde. Entre treize et dix-sept minutes par jour. Et ça se cumule jour après jour. Pas moyen de débloquer ce truc, ajoute Georges en posant l'index sur le gros bouton poussoir en forme d'étoile. Je peux juste la remonter mais pas la mettre à l'heure. Bon, de toute façon, elle tourne dans le mauvais sens et avec le retard variable, ça fait des calculs impossibles!

— Reprenons: donc vous êtes sorti de chez vous...

— Oui, juste avant dix-neuf heures. C'est vous qui m'avez donné l'heure, vous vous souvenez. Vous avez dit: «Vous avez quitté votre domicile peu avant dix-neuf heures.»

— Ce n'était pas une affirmation. Seulement une question.

— Oui, mais ça m'aide. Maintenant que je sais qu'il était dix-neuf heures, je sens bien que ça va m'éclaircir les idées. Parce qu'avec le décalage des montres, c'est souvent difficile de s'y retrouver. Dix-neuf heures plus ou moins pile-poil de carotte. Je me sens mieux de le savoir.

— Tant mieux, tant mieux... Et ensuite?

— Ensuite? Ensuite, j'ai marché.

— De quel côté? À droite? À gauche?

— Frodsham. J'ai tourné à Frodsham en sortant de chez moi. De toute façon, si je tourne à Fontainemelon on se retrouve tout de suite dans les champs. Et quand je sors à dix-neuf heures, je ne vais pas dans les champs. Qu'est-ce que j'irais foutre dans les champs, entre nous?

— Donc, vous avez tourné à droite, mais sans savoir s'il était dix-neuf heures ou n'importe quelle autre heure...

— Exact. Je me suis dirigé droit vers le bourg.

— Avec une idée en tête?

— Aucune. N'y pensez même pas. Si j'ai une idée en tête, c'est toujours la même: je file directement à la maison de Marie-T, je m'arrête devant et je chiale comme un veau jusqu'à ce que ce con de Benjamin sorte avec sa pétoire et me dise de me barrer d'ici et de courir parce que sinon il va me transformer en passoire.

— Il est violent, ce Benjamin?

— C'est à cause du sexe. Et puis de l'amour aussi.

— Ah! Vous courtisez sa femme, c'est ça?

— Tu parles! C'est exactement l'inverse. C'est lui qui a réussi à me faucher la mienne. Remarque, il fallait quand même qu'elle soit un peu d'accord, Marie-T. L'autre, c'est sûr qu'il a roucoulé tout ce qu'il a pu. Mais elle... faut croire qu'elle a trouvé ça joli, le chant de ce sale piaf.



Alors un mauvais jour, hop ! plus de Marie-T. Elle a dit à tout le monde qu'elle était retournée chez sa mère. Comment on peut être plus menteuse que ça ? Elle s'est juste installée à l'autre bout du village avec ce con de Benjamin.

— Et il vous tire vraiment des coups de fusil ?

— Non. C'est juste pour rire. Disons qu'il tire au-dessus de ma tête. C'est pas grand-chose. De toute manière, je chiale pour de rire aussi. En gros c'est devenu un vrai jeu de cons.

— Et qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Je compte faire des trucs que j'ai pas trop envie de raconter à un Vérificateur voyez-vous.

— Bon, alors reprenons. Vous sortez de chez vous et vous vous dirigez vers le centre du village. C'est bien ça. Et ensuite ?

— Ensuite ? Je ne sais pas trop par où commencer... Si, bien sûr je me souviens que je devais avoir une saloperie de caillou dans ma godasse. Ça me faisait un mal de chien. Enfin, disons plutôt que ça me gênait terriblement. C'était devant chez Gustave. Je me suis arrêté et j'ai posé le pied sur la murette qu'il a construite pour séparer son bout de jardin de la chaussée pour pouvoir délayer commodément la chaussure.

— Et c'est là que Pierrette Langlois est arrivée en sens inverse...

— Je ne l'ai pas vue tout de suite. J'étais occupé à défaire le double nœud de cette saloperie de chaussure et je devais être très concentré là-dessus. Quand j'ai enfin réussi à débloquer le nœud, j'ai retiré la chaussure et je l'ai retournée pour virer le caillou mais je n'ai rien entendu tomber. Alors j'ai passé la main à l'intérieur vous voyez. Comme on fait quand il y a un truc qui reste collé à la semelle intérieure. Moi c'était un caillou que je cherchais à tâtons au fond de ce machin tout noir où l'on ne voit rien. Je ne me souviens plus très bien si je l'ai trouvé ou non, parce que la Mère Langlois s'est mise à hurler. Là pour le coup, je l'ai bien remarquée. Elle était bloquée au milieu de la route, les deux mains sur les oreilles et elle hurlait comme j'ai rarement entendu ça. Même Marie-T quand elle avait un truc qui allait de travers à la maison et qu'elle se mettait à gueuler, ça ne faisait pas autant de bruit. Et dans les aigus mon vieux. Insoutenable ! C'était pas humain pour tout dire. La Mère Langlois il n'y a pas si longtemps elle chantait à la chorale et je me demande bien comment les autres pouvaient survivre à côté d'elle. Je me demande. Ça oui.

— Pierrette Langlois dit que... je cite : Georges a eu à mon rencontre une attitude menaçante qui m'a mise en grand péril.

— Elle a dit ça ? En grand péril ? C'est pas elle qui peut dire les trucs de cette façon. C'est le rapport du gendarme. C'est le gendarme qu'a inventé ces mots-là. Forcément. À son rencontre... en grand péril... attitude menaçante ! Laissez-moi rire. Pierrette elle aurait plutôt dit : « Ce grand con m'a foutu la trouille ! » Pierrette, elle a trente mots de vocabulaire. Et puis quoi ? Je lui aurais flanqué la frousse parce que j'avais ma chaussure à la main ? Elle a peut-être jamais vu un bonhomme qui a un caillou dans sa godasse et qui se retrouve en chaussette, en équilibre sur une murette de pierre avec une chaussure à la main ?

— J'admets que vous semblez la connaître mieux que moi. Je n'ai pas d'opinion arrêtée là-dessus. Je ne dispose que de sa déposition. Il est écrit « attitude menaçante ! » et même si le gendarme a légèrement modifié les mots de Madame Langlois, elle a signé la déposition qu'il lui a relue. Ce qui signifie qu'elle était d'accord avec ce que le gendarme lui lisait. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

— Je ne suis pas sûr d'être responsable des états d'âme de Pierrette. D'ailleurs ce serait quoi, le genre de menace ? J'en sais rien ! Elle le dit ? Juste mes pinceaux à l'air et ma main en train de farfouiller au fin fond d'un godillot... ? Je ne sais pas quoi vous dire. Ce n'est pas très précis en

terme de menace, ce que vous me rapportez. Faudrait peut-être bien qu'on organise une confrontation avec Pierrette? Faire une reconstitution, tiens, pendant qu'on y est. Je retirerai même les deux godasses s'il le faut et on verra si c'est menaçant. D'accord, si ça avait été le Père Baltruche qui avait retiré ses grolles, je dis pas. Parce que lui, il tombait direct sous le coup des accords de Genève sur l'usage des armes prohibées. Vous avez déjà demandé à Baltruche de se foutre nu-pieds? Non? Vous avez bien raison. Personne ne survit à un truc pareil. Et là, je veux bien vous admettre que c'est un grand péril. Mais moi, merde: j'ai les pieds les plus nets de tout le canton. Et encore, peut-être au-delà. Ma mère le disait déjà: « Mon petit Georges, il a l'hygiène dans le sang. Faut que ça brille avec lui. À la moindre tache, faut qu'il frotte et qu'il astique jusqu'à ce que ça reluise... »

Le Vérificateur sent monter en lui une légère lassitude. D'ailleurs son nœud de cravate commence à faner et le bout de tissu assorti qu'il porte à la pochette de son veston pique du nez comme s'il n'avait pas été arrosé depuis trois jours.

— Mais ensuite Georges. Qu'avez-vous fait ensuite?

— Alors là... comme je vous le disais, je ne sais pas trop par où commencer. Je crois bien que j'ai remis ma chaussure, que j'ai secoué la tête pour faire sortir les hurlements de Pierrette de mes oreilles et puis j'ai continué mon chemin. Tiens, je me souviens qu'à ce moment précis, j'ai regardé ma Fontainemelon. Il était...? Il était... j'en sais plus rien. J'avais l'esprit un peu embrouillé par les hurlements pour calculer exactement d'autant que je ne me souvenais plus si ce jour-là on approchait des dix-sept minutes de retard ou si on était toujours dans la zone des treize. Mais si j'en crois ce que vous m'avez dit, il devait être un peu plus de dix-neuf heures...

Georges s'interrompt et regarde fixement le Vérificateur:

— Votre cravate...

— Quoi ma cravate?

— Elle saigne. On dirait bien qu'elle saigne... Il y a une tache de sang, dit Georges en pointant son doigt vers le plastron du Vérificateur. Là. Juste sous le col. C'est une tache...

— C'est rien, dit le Vérificateur. Elle saigne toujours un peu à cette heure-ci. Ne vous en faites pas pour ça.

— Bon, d'accord. Mais c'est quand même une tache et ça me rend patraque d'avoir ce truc juste sous les yeux.

— Écoutez Georges, moi je retiens pour l'instant qu'il était – et c'est bien vous qui l'avez dit – un peu plus de dix-neuf heures quand vous avez quitté Madame Langlois.

— J'ai quitté Madame Langlois! C'est la meilleure ça! J'ai rien quitté du tout. J'ai juste continué ma route pour échapper à cette folle. Quitter, c'est pas la même chose. Marie-T m'a quitté. Elle fourre ses affaires dans une grosse valise et elle s'installe chez ce con de Benjamin. Ça oui. C'est ce qu'on appelle quitter. Mais la Mère Langlois... je l'aurais quittée. Vous rigolez ou quoi?

— Vous avez fait quoi ensuite? D'ailleurs, quel était votre objectif? Le motif de cette sortie dans le village?

— Me dégourdir les pattes, tiens! Et puis je me suis dit que je ferais un saut à la boulangerie pour acheter une demi-baguette ou n'importe quel bout de pain qui resterait à vendre.

— Vous aviez donc conscience de l'heure!

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Que vous saviez qu'il y avait un risque que la boulangerie n'ait plus rien à vendre au moment où vous avez quitté votre domicile.

— Pas vrai! C'est seulement en arrivant devant la boutique que je me suis demandé s'il resterait

du pain. Voyez, la femme Calmiche était en train de tirer les petits rideaux de fer qu'elle a sur ses vitrines. Et elle fait ça juste avant de fermer. Là, je me suis dit que j'étais juste. Que si ça se trouve, il ne resterait qu'un quignon de la veille et que j'allais devoir me contenter d'un vieux bout de pain sec.

— Et c'est là que la femme Calmiche, comme vous dites, a commencé à hurler elle aussi?

— Exact. Je me suis dit qu'elle s'était coincé les doigts dans un machin à ressort de ses rideaux roulants. Elle gueulait tellement fort...

— Et?

— Ben vous auriez fait pareil! Je me suis précipité à l'intérieur pour aller à son secours. Quand une femme braille comme ça, c'est pas naturel et il faut y aller voir, vous ne croyez pas?

— Je ne sais pas, Georges. Peut-être pas. Pas à cette heure-ci en tout cas.

— Vous en avez de bonnes! Vous laisseriez quelqu'un avec les doigts coincés dans un machin métallique en fonction de l'heure qu'il est? Vous êtes un drôle de zig, sauf votre respect.

— Sauf que la femme Calmiche ne s'est pas coincé les doigts dans son rideau de fer. Voici ce qu'elle a déclaré à la gendarmerie: «J'étais en train de fermer quand j'ai vu Georges, l'air agité, qui arrivait sans masque vers mon magasin avec l'intention manifeste d'entrer à l'intérieur...»

— Je pouffe... Entrer à l'intérieur! Ça c'est pas mal. C'est comme sortir dehors, monter en haut, descendre en bas... Ils sont forts vos gendarmes.

— Elle ajoute encore dans sa déposition: «Je me suis inquiétée, parce qu'on était déjà dix minutes après sept heures. J'avais entendu parler de ce genre de choses, mais je ne l'avais jamais vu. Alors j'ai paniqué. J'ai crié et j'ai appelé les secours. Mais il est entré quand même dans le magasin et il n'y avait pas de secours qui s'est présenté. Alors je me suis enfermée dans l'arrière-boutique pour pouvoir téléphoner et c'est là qu'il a commencé à tambouriner à la porte...» Vous reconnaissez les faits?

— Je suis entré pour l'aider. Et quand j'ai vu comme elle paniquait et qu'elle s'est enfuie dans la pièce d'à côté, je me suis dit qu'elle s'était probablement écrasé un doigt ou pire. J'avais dans l'idée de l'aider. J'ai mon brevet de secouriste vous savez. Alors, les hémorragies, les blessures, les pansements, je m'y connais un peu.

— Et vous avez tambouriné à la porte...

— Mais oui, cette blague. Je me suis dit que si elle s'était sectionné un doigt et qu'elle s'enfermait dans sa kasbah on la retrouverait toute vidée de son sang... Alors évidemment que j'ai cogné à la porte. Je voulais l'aider je vous dis.

— Et tous les autres sont arrivés...

— Mais oui. Elle avait dû sonner le tocsin auprès de toute la population. En moins de deux, il y avait trente personnes devant son magasin qui beuglaient comme des vaches auxquelles on vient d'enlever leurs petits. Mais je savais ce que j'avais à faire. Je ne comprenais pas bien ce qu'ils foutaient là, mais il fallait que j'aide cette pauvre femme.

— Sans masque! Et après l'heure du couvre-feu? Vous êtes un danger public, Georges. Un inconscient. Et je n'ai pas l'impression que vous êtes homme à être étouffé par le remords. Je vais donc transmettre votre dossier au Coerciteur qui va s'occuper de votre cas. D'ici là, je vous mets aux fers. Vous serez placé sous la garde des gendarmes du chef-lieu.

Le Vérificateur empile à la va-vite les feuillets dactylographiés qu'il avait étalés devant lui: «Sans masque et après dix-neuf heures! Non mais vous vous rendez compte!», postillonne le Vérificateur d'un air indigné.

Georges perçoit la détresse du Vérificateur. Il est sincèrement désolé pour lui. D'autant que, ça y est, le nœud de cravate complètement flétri vient de choir sur la table et que la tache de sang

semble s'être élargie à tout le devant de la chemise.

— Je suis désolé, Georges. Mais c'est ma mission.

— Je comprends, dit Georges. Et si je ne savais pas très bien par où ça avait commencé, je ne sais pas très bien par où ça va finir.



## SERVICE À LA FRANÇAISE



LE MOBILE SUSPENDU À L'ENTRÉE DU RESTAURANT SE MIT À TINTINABULER, et elle s'avança, épanouie. Je m'étais demandé quelle tenue elle choisirait pour l'occasion. Son habituel ensemble d'étudiante en jean ou un ensemble de vamp en cuir noir comme dans mes rêves?

Corsage ivoire sur pantalon de velours fauve au large ceinturon beige, blouson assorti sur l'épaule qui maintenait aussi la courroie d'une élégante sacoche en cuir, Gloria se dirigeait en souriant vers la table où je venais de m'installer.

Nous avons convenu d'un restau pour fêter le succès de notre exposé sur la Deuxième République espagnole. Notre Unité de Valeur civilisation hispanique était donc déjà assurée haut la main. Certes, j'avais mené la présentation et les recherches, mais c'était la partie de Gloria qui avait emporté l'adhésion de l'auditoire, suscitant intérêt et curiosité au-delà de toute attente. D'où ma proposition de l'inviter, la sachant seule à Paris, ce vendredi soir. Mais à ses conditions : cuisine exotique légère et partage rigoureusement égal de l'addition!

Un ami m'a conseillé cette vaste cantine qui ouvrait une devanture plutôt modeste sur le boulevard, à une station de métro de chez elle : plats asiatiques savoureux et rapport qualité prix imbattable. De plus, à cette heure, nous aurions tout l'espace désiré, les clients habituels arrivant à une heure plus tardive.

— Je suis ravie de cette occasion de manger chinois. Ce n'est pas le type de gastronomie en vogue dans mon coin du Sud-Ouest.

— Gastronomie... Je ne garantis rien. Tu sais, à Paris, les restaus chinois sont souvent tenus par des Vietnamiens...

— Alors, en ce moment, c'est la retirada sur tous les fronts pour les Chinois; autant au plan militaire que culinaire, à Paris comme en Indochine!

— En tous cas, la cuisine est donnée pour savoureuse ici, même si ça ne paie pas de mine. Un ami asiatique m'a conseillé : d'ailleurs il est... Cambodgien, ajoutai-je, par goût du paradoxe.

Elle rit.

— C'est la première fois que je prends le risque d'une intoxication alimentaire à cause d'un conflit entre communistes!

— La transition espagnole d'Adolfo Suarez ne risque-t-elle pas elle aussi d'affadir les cuisines basques et catalanes?

Chez Gloria, où nous avons concerté notre exposé, j'avais remarqué beaucoup de Maspéropoche en plus de ses manuels de littérature espagnole. Quelques tenues élégantes aussi dans la penderie entrouverte. Celle de ce soir-là, tout en restant simple et discrète, mettait en valeur l'harmonie de son teint, la sveltesse de sa silhouette; les tissus de qualité bien coupés soulignant sa

distinction naturelle. C'est vrai qu'en plus des cours qu'elle suivait à la fac, elle donnait aussi des cours d'espagnol, le vendredi, dans un collège privé.

La voix du serveur debout près de notre table me ramena à moi-même : j'étais perdu dans la contemplation de Gloria alors qu'elle m'observait.

Choisir des plats sur la carte dans la liste des appellations chinoises énumérées semblait déjà hasardeux, tenter de les nommer de façon intelligible au serveur l'était davantage encore.

— « Juste les numéros », trancha l'employé, sans doute impatienté par le silence embarrassant qui s'installait.

Ayant choisi l'endroit, et donc un peu confus de mon ignorance, je sautai sur l'aubaine de cette consigne, et m'empressai de communiquer trois numéros, chacun choisi dans une catégorie de plats différente. Gloria, souriante, conquit le serveur en sollicitant ses conseils, qui furent aussi lapidaires que péremptoirs. L'homme repartit vers les cuisines porteur de six numéros.

— Il avait l'air subjugué ! Je parie qu'il va jouer tes numéros pour son prochain tiercé...

— Inutile de me flatter : tu paieras ta part comme convenu.

Ligne rouge ! Avec Gloria, le madrigal n'était pas de mise. Toute sa personne était aimable, pourtant ; et j'en étais fou ! Mais je ne l'avais encore vu permettre à personne de s'aventurer sur ce terrain-là.

Notre première relation de travail m'avait fait éprouver une excitation rare : vous pouviez avoir tout lui sur un sujet et avoir le sentiment de dominer la question au point presque d'en être un peu blasé, et voilà qu'en deux mouvements, elle faisait surgir un nouveau point de vue inattendu et passionnant. Gloria était vraiment ce que j'appelle une rencontre. Une riche personnalité qui pouvait à la fois intimider et facilement aussi... s'effaroucher.

Alors tenir sa main pour lui enseigner le maniement des baguettes...

— Dis-moi plutôt ce que tu avais l'intention de m'apprendre sans vouloir le confier au téléphone...

Elle m'observait avec son petit air mutin et je me sentais déjà rougir.

À la fac, je l'avais vu rembarrer un casanova musculeux qui s'était permis une remarque équivoque à son égard. L'hilarité de la jeune femme, déclenchée en plein amphî par le personnage qu'il avait joué, lui avait fait perdre pied au point qu'il avait vidé les lieux avant même le début du cours.

Plaine d'assurance, elle pouvait vous imposer le sentiment d'être transparent, et d'emblée percé à jour. Je me dis que j'aurais dû commander du rosé, pour me griser un peu avant de me lancer.

— Alors ?

L'arrivée du serveur m'offrit un nouveau répit. Je me tus pendant qu'il disposait triomphalement autour de nous les six plats commandés, les fioles d'assaisonnement et le thé fumant.

— Je ne sais pas trop par où commencer...

Elle rit de bon cœur : « Pourquoi pas par les beignets de crevettes ? Je vais les trouver avant toi, tu paries ? »

Selon elle, apporter d'abord toutes les pièces du repas ensemble était « servir à la française ».

Gloria goûtait chacun de ses plats, l'air ravi, tout en promenant un regard circulaire sur tous les autres mets ; puis voyant que mon hésitation n'avait rien à voir avec l'ordre numérique des aliments commandés :

— C'est délicieux ! Bravo pour ton choix malgré toutes les incertitudes de la géo-politique ! Tu choisiras toujours le restaurant...

Et comme, rassuré, je venais de poser ma main sur la sienne, elle ajouta :

— J'espère que nous reviendrons souvent ici. Le nom des plats est si poétique : c'est l'équivalent gustatif de la musique sérieuse !

Elle avait raison : la kyrielle des saveurs échappait à notre typologie gastronomique, et c'était savoureusement exotique ! Nous picorâmes ensemble dans tous les plats et je lui fis partager mon porc au caramel en la nourrissant avec mes baguettes. À la chinoise.

— En plus, dit-elle, j'adore l'humour du serveur !

Comme s'il n'avait attendu que cet éloge, ce dernier reparut, imperturbable et grave, avec deux petites tasses auxquelles il parvint à trouver une place sur la table déjà encombrée.

Puis, notre air de bonheur à cette table qu'il avait lui-même garnie l'incitant peut-être à une bienveillante éloquence, il ajouta plus longuement, un brin pédagogue :

— Saké. Cadeau Maison. Digestif.



*DÉLICIEUSES SPÉCULATIONS FLORENTINES*



Nuit blanche de Florence obscure et glaciale:  
Je me lève à tâtons et enfle un blouson ;  
En chaussettes, je me risque dans le dédale  
Menant aux *servizi*, au bout de la maison.

Bonheur au retour : c'est la chaleur cordiale  
De ma compagne demeurée sous l'édredon ;  
On s'embarque en rêvant vers un jour idéal,  
Un lendemain radieux, du soleil à foison !

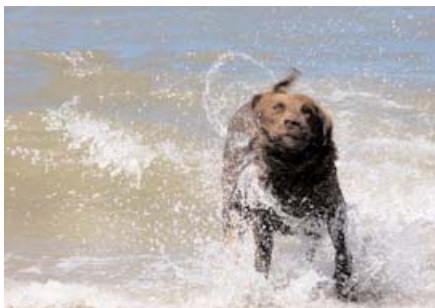
Qu'irons-nous visiter dans la ville-musée ?  
Quel palais, quel jardin, quel dôme et quel *caffè* ?  
Éveillé, on y songe encore en somnolant.

Pensant avec délice à l'instant où s'imprègne  
La brioche aux raisins dans le café brûlant,  
On attend impatient que le matin revienne...





LE CHIEN QUI VISITAIT LES MERS



*En 2007, je fus invité par Le Cardan, à Amiens, à participer à sa manifestation annuelle «Leitura furiosa», qui s'adresse à un public en marge de la vie sociale. J'y animai un bref atelier d'écriture dont sortit ce texte. Je le relis avec émotion. Il me rappelle l'effroi d'abord devant la tâche, puis la naissance d'une idée et soudain nous étions onze à nous embarquer, pleins d'espoirs...*

*Roger Wallet*

*Mes co-signataires se nommaient Darlène, Cassandra, Dylan, Tifaine, Sébastien, Samuel, Morgane, Sandrine, Sophie et Addwyn.*

TREIZE ANS QU'IL LE GUETTE.

Tous les matins il descend sur la plage, il sautille jusqu'à se tremper les pattes et il scrute l'horizon. Certaines fois, il croit apercevoir quelque chose au loin, un bateau, une silhouette, une ombre, alors il aboie de toute son âme. Et puis il setait et remonte vers les dunes : il n'y a rien. On dit toujours qu'il faut multiplier par sept l'âge des chiens, alors pensez ! Sept fois quinze : Sam est centenaire... Pas étonnant qu'il ait parfois bien du mal à se traîner jusqu'à la mer.

Ce n'est pas mon chien mais c'est tout comme. C'est celui de Gino, mon pote, mon frangin. Avec Gino, on ne s'est pas quitté depuis la maternelle. Dans notre village en bord de mer, tout le monde est pêcheur. Je suis une des rares exceptions : l'eau m'a toujours fait peur, j'ai préféré aller travailler en usine. Lui, dès ses seize ans, il a filé sur le bateau de son père. Mais pour le reste, lui et moi, c'est comme les deux doigts de la main, inséparables.

Ce matin-là, on était en juillet, il y avait pas mal de monde sur la plage. Heureusement, l'eau était un peu fraîche, et il n'y avait qu'une trentaine de courageux à s'aventurer dans les rouleaux. La mer ici est un peu traître, et des pancartes en avertissent les vacanciers. Elle a l'air de rien mais parfois elle vous envoie sans prévenir de vraies vacheries de vagues qui vous entraînent vers le large. Ce jour-là, ce fut un véritable attentat. Il s'est formé tout à coup, à vingt mètres du bord, un immense trou au milieu des baigneurs, et une vague terrible s'est dressée derrière eux – les témoins ont parlé de quatre à cinq mètres de haut ! Elle est retombée avec une violence inouïe et les a aspirés comme des coquilles de noix. Même pas le temps de crier, tout le monde avait disparu. En vingt secondes, c'était comme s'il ne s'était jamais rien passé.

Immédiatement, Gino a sorti le bateau, il a sifflé son chien et tous les deux ont filé, toutes voies dehors, sur les lieux du drame. Pendant des heures, il a sillonné la zone mais rien, pas un corps, pas même un vêtement, rien. Il est allé un peu plus aularge et puis la nuit est tombée. Au matin, il n'y avait plus trace de Gino ni de son bateau. Disparus. Les jours ont passé, les semaines... Il n'est jamais revenu. Ses parents sont morts de chagrin.

Trois ou quatre ans plus tard, en sortant ma mobylette pour aller au port, j'ai trouvé le chien couché devant la porte. Il était dans un piteux état mais je l'ai reconnu tout de suite : c'était Sam ! Quand il s'est dressé, je me suis rendu compte qu'il n'avait plus qu'une patte à l'arrière. Bien sûr j'ai cru que Gino... Mais Sam était revenu tout seul, ne me demandez pas comment. Dieu seul sait que quelle mer la tempête l'a séparé de son maître. Dans le village, les gens n'en parlent plus, ils

ont oublié. Ou ils font semblant. Mais Sam et moi on se comprend. On guette. Parce qu'on le sait bien : Gino, un jour il reviendra...



PAR OÙ COMMENCER



Il y a un commencement,  
Toujours...  
Et une fin,  
Toujours...  
Il n'y avait rien,  
Une page vierge,  
Une attente...  
La vaste plaine  
D'un champ de bataille  
Avant la bataille,  
Dans l'aube blanche...  
Le modèle a pris place,  
Le corps parle,  
Paisible...  
La musique est douce.  
Un dialogue silencieux  
Va bientôt commencer,  
Un combat silencieux aussi,  
Entre ce veut la tête, ce que veut le cœur,  
Ce qu'accepte ou refuse la main...  
Grâce ou gaucherie...  
Prodigieuse bataille...

Il y a l'esprit et il y a la matière,  
La quête d'une force, d'un charme, d'une harmonie.

**Par où commencer?**

La courbe de ce visage?  
L'expression de ce bras?  
La courbe de la hanche?  
Je choisis le haut du bras  
Et je pars en voyage  
Dans l'univers de ce corps.  
Il n'y avait rien,  
Et puis, doucement,  
Comme un souffle,  
Peut-être une âme...  
La main, la plume ont accepté  
Le défi...  
Bonheur de la création,  
Délivrance...



*HISTOIRES DE GOSSES*



**J**E NE SAIS PAS TROP PAR OÙ COMMENCER. Des histoires de gosses, à l'école, à la maternité, à la maison, des familles nombreuses, et puis des couples qui se séparent, des gosses qui vont à droite, à gauche, tout ça c'est compliqué. Mais je vais commencer par le début.

Françoise s'était mariée à vingt-trois ans, en 1965. Elle avait rencontré Julien, deux ans plus tôt, à la fête de l'école. Julien et elle venait de finir leurs études d'instituteurs. La directrice du Groupe Jean Jaurès les avait invités, l'Éducation nationale leur y ayant offert un poste. Les classes de CM1 et CM2 étaient complètes et les quarante élèves par classe leur réservaient un travail harassant mais passionnant. Tous deux adoraient les enfants.

Puis un an après, naissait Adrien. Ils ne l'auraient pas voulu si vite, mais l'amour de ces nouveaux parents paraissait sûr et Adrien fut accueilli avec une grande joie. Pour l'instant, Françoise continuait son travail, ses horaires et les vacances scolaires lui permettaient de prendre une nounou à temps partiel. De son côté, Julien l'aidait dans ses tâches ménagères, Julien était un type bien, en avance sur son époque.

Puis un an après, naissait Christelle. Là aussi, ils ne l'auraient pas voulue si vite, mais comme on vous l'a déjà dit, ils adoraient les enfants et en élever deux en même temps ne leur faisait pas peur. La nounou continua à venir à la maison pour s'occuper d'eux. Les vacances, bien sûr, c'était du pouponnage. Bref, ils étaient heureux.

Puis un an après, naissait Marie-Hélène. Là, ils commencèrent à se faire du souci. La méthode Ogino ne marchait pas, c'était évident. Ils craignirent de continuer comme ça toutes les années de leur mariage, ils se voyaient déjà parents d'une dizaine d'enfants. On a beau aimer les gosses, c'est du travail tout ça. Et puis Françoise devenait de plus en plus grosse après chaque maternité. Julien ne la voyait plus avec le même regard.

Enfin, la pilule arriva. Mais Françoise, tout occupée par ses tâches de maman, l'oubliait souvent, et c'est deux ans après Marie-Hélène que naissait François. Cette fois-ci, un prématuré, et Françoise dut s'arrêter de travailler et se mettre en disponibilité pour s'occuper de toute sa petite smala.

L'école lui manqua, apprendre aux gamins était pour elle un plaisir inestimable, mais elle se dit que ses enfants grandiraient. L'aîné avait déjà cinq ans et apprenait à lire.

Puis Julien prit l'habitude de faire les études du soir au Groupe Jean Jaurès, sans doute

pour se sentir un peu plus libre. Il ne supportait plus les cris du petit, et il arriva ce qu'il arriva. Juliette, une jeune stagiaire, était ravissante, mince, de beaux yeux bleus. Julien, quant à lui, restait un bel homme. Ces deux êtres semblaient être faits l'un pour l'autre.

Julien fut surpris d'apprendre que sa Juliette adorée était déjà mère de deux enfants, deux filles jumelles de quatre ans, Angèle et Sandrine. Il n'y avait pas de père, enfin, il y en avait eu un bien sûr, mais parti aussi vite qu'il put quand il apprit la grossesse.

Enfermée à la maison depuis la naissance du dernier, Françoise élevait ses enfants comme elle pouvait, mais l'amour maternel était le plus fort et malgré quelques erreurs d'éducation, toute la petite famille allait bien.

Ce fut le premier jour des vacances de Pâques que Julien annonça à sa femme qu'il avait rencontré Juliette et qu'il avait l'intention de se mettre en ménage avec elle. Françoise s'assit, pleura, prit ses gosses dans les bras et lui dit de partir, mais qu'il ne lui prendrait pas ses enfants. Julien s'assit, ne pleura pas, prit ses gosses dans les bras, et partit.

Julien et Juliette vécurent le parfait amour, les gamines ayant accepté avec joie Julien comme nouveau père, elles qui n'en avaient jamais eu. Puis un an après, naissait Charline. Angèle et Sandrine furent tout heureuses de la venue de cette petite sœur.

Depuis le départ de Julien, Françoise avait repris son travail. S'occuper de quarante enfants la journée et de quatre enfants le soir et la nuit, c'était plus qu'il ne fallait pour craquer. Une nouvelle nounou fut embauchée, Françoise eut des difficultés d'argent, et ce fut le premier jour des grandes vacances d'été qu'elle annonça à son voisin Francis qui lui prêtait toujours une oreille attentive, qu'elle cherchait quelqu'un pour refaire sa vie. C'est sûr, refaire sa vie avec quatre jeunes enfants, ce n'était pas facile, mais il se trouva que le voisin célibataire sans enfant lui-même, maçon de métier, avait depuis longtemps l'envie de fonder une famille, mais que, l'âge passant, il ne se faisait aucune illusion quant à l'accord d'une jeune femme pour épouser un vieux garçon comme lui.

Françoise et Francis se plurent, un amour plutôt platonique et raisonné, mais il ne leur fallut pas grand-chose pour qu'un an après leur rencontre, naquît un Pierre, costaud comme son père, qui fit les délices des parents et des quatre enfants de Françoise.

Tout ce petit monde s'entendit à merveille, chacun de leur côté, et ces familles recomposées se passaient de l'une à l'autre les gamins des uns et des autres, pendant les jours de garde.

Ce fut Julien qui eut l'idée le premier. Pourquoi ne pas partir en vacances tous ensemble? Ils louèrent une villa de dix pièces à Sanary-sur-mer et firent la connaissance de toutes et de tous, des parents et des enfants. Je ne sais pas trop par où commencer: Julien, Juliette, Angèle, Sandrine, Charline, et puis Francis, Françoise, Adrien, Christelle, Marie-Hélène, et encore François, Pierre, sans oublier le chat de Francis, le chien de Julien, la tortue de .....



## L'ARROSOIR



C'EST LA FIN. TENTATIVE DE RÉANIMATION ÉCHOUÉE. Consciente de l'impuissance de mes efforts, je sors du bloc opératoire. Avec les confrères, on se fixe quelques secondes. Nous aurions voulu tirer ce pauvre type de là mais le cœur humain a ses limites. L'arrière-petite-fille patiente. Notre mission : trouver les mots. On a l'habitude. Elle trouve tout naturel. Elle ne s'effondre pas. Je quitte

l'hôpital. L'hiver approche. Je suis garée sur le parking de la place Foch. J'ai donné rendez-vous à ma sœur au cimetière du *Cabaret des Oiseaux*, devant la tombe de mon fils.

J'allume une clope. Bon sang, quel soulagement. Aspirer la bouffée d'une cigarette me tire des vilaines affaires. Je m'installe au volant de la bagnole, ma R5 mille-neuf-cent-soixante-douze. Pourquoi je traverse la ville avec un air sec ? Je roule et j'assiste au déroulement de ma vie : mon deuxième mariage et toutes ces conneries. Et voilà l'inquiétude qui me gagne. Ma sœur et ses débordements colériques. Je n'aurais pas dû lui donner rendez-vous au cimetière du *Cabaret des Oiseaux*.

Elle sera en retard et me passera un savon. J'entends ses cris qui me terrifient. J'apprécie le silence des pierres tombales. Les dahlias, encore vivants, me donnent l'illusion d'une sorte de revanche sur la mort. Je remplis l'arrosoir. Les plantes ne sont pas tout à fait épuisées. Je bondis. Un pas d'une indécatesse que je connais par cœur vient me troubler. Ma sœur. Je crois que vous le savez. Les sœurs osent tout :

— Qu'est-ce que tu fous ?

Elle ne comprend pas.

On dirait qu'elle a gardé son masque de Mardi Gras de l'année dernière. Une poule mouillée avec, sur le bec, la trace d'un rouge à lèvres – rayon du supermarché Leclerc, dans lequel ma sœur se perd à chaque fois.

Je choisis l'ignorance et fuis son regard. Ma colère est mêlée à la terre, à la sépulture, aux restes de mon bébé. Je me revois tout d'un coup agenouillée devant le cercueil. J'avais mis de côté toute ma pudibonderie. Et les larmes coulaient et me brouillaient la vue. Je repose l'arrosoir à sa place ; il cherche à m'aider. Je dis cela parce qu'il m'avoue sa fidélité : « Compte sur moi », m'assure-t-il.

Les porteuses de bouquets, non loin de là, agitées par l'émotion, traversent les allées. La vie reprend son cours. Ma sœur a tourné les talons. Ventrebleu ! Une musique surgit dans mes cellules nerveuses :

Remember  
The terror  
Remember

Une colombe s'abandonne près de l'arrosoir.

Elle se résigne à étendre sa fatigue car elle revient d'un voyage. Son œil se cristallise. Le chagrin descend dans mon ventre et me répète trois fois :

— Tais-toi, vieille bougie.

J'écris sur du papier: « Mes chers infirmiers, honorables assistantes, amies anesthésistes, brancardiers, et à tout le personnel médical. Au nom des aumôniers, des sœurs de charité, je déclare en avoir assez de la mort, en avoir assez de ses pouvoirs. Toute réflexion faite, je brise le miroir. »

Je ne sais pas comment tout ça va finir. Je me dépouille comme un animal. Le cimetière prend des allures bestiales. Je m'assieds sur la tombe. Mon deuil. Ma douleur. Même si le ciel est clair, même si les nuages inventent des ours bruns. Je relis ma déclaration. La colombe attend que je lui parle.

L'arrosoir ne me lâche pas des yeux. On dirait qu'il m'a à l'œil. Pardon. J'ai le cœur en deuil. Je hausse les épaules. Je ne sais toujours pas comment tout ça va finir. J'ai fumé ma dernière cigarette. Je me connais. Je vais devoir ramasser un mégot. Un chat chemine péniblement. Sa grosseur l'empêche de courir après les souris.

Peu m'importe que ce chat soit borgne, bossu ou boiteux. Au cimetière du *Cabaret des Oiseaux*, on se retrouve et s'ignore en toute simplicité. On se serre la pince.

L'arrosoir a soif. La colombe se paye ma tête: « Allez! Du vent! » Je quitte ma tristesse. C'est beau. C'est vrai. Le rire de mon défunt bébé tombe du ciel. Divinité.



LE BISCUIT LU



ASSISE DU BOUT DES FESSES SUR UNE CHAISE EN FORMICA, elle inspecte les biscuits posés en éventail sur une assiette. Du pays d'où elle vient les friandises n'ont pas cette forme raide et stricte.

Papy Jo l'encourage du regard et d'un mouvement du menton en ouvrant légèrement la bouche il mime les dents qui croquent. Il se frotte le ventre, et sourit.

Elle tient le petit rectangle à portée des yeux et du nez. Elle hume une odeur de beurre comme papy Jo met sur les tartines du matin.

Mange vas-y tu vas voir c'est bon.

Elle ne comprend pas mais elle savoure sa voix comme une chanson de là-bas.

Mange croque allez.

Elle ne comprend pas mais il parle en riant presque, alors c'est étrange d'entendre des mots qui jaillissent comme un éclat de rire.

Mamie Lou regarde dans l'encadrement de la porte. La lumière lui dessine une auréole de cheveux blancs. Elles s'amuse parfois toutes les deux à dire des mots "coquelicot", "ferme", "pré", "lapin", "fourrage" et ce mot-là lui plaît. Elle répète "fourrage" un mot doux comme le pelage du gros lapin gris qui remue sans cesse le nez. Mamie Lou dit d'autres mots mais celui-ci reste son préféré.

Elle s'enhardit du bout des incisives à croquer un coin arrondi en oreille de souris.

Oui c'est ça goûte encore.

Du doigt elle caresse les signes au centre du biscuit, bien droits, alignés. Elle aimerait savoir le goût de ce signe-là, ce grand bâton au pied cassé. Mais pour y arriver il faut entamer la croûte blonde et cela la navre.

Mamie Lou retient papy par le bras. Laisse-la.

D'un coup sec elle casse l'autre oreille et la pose sur sa langue. Ça ne fond pas. Elle doit grignoter encore un peu avant de pouvoir l'avalier.

C'est bon hein? Papy Jo n'y tient plus. Il attrape un biscuit et le brise en deux dans sa grande bouche de bavard. Des miettes s'accrochent dans sa moustache, des miettes tombent sur son pull qui gratte la joue. Mamie Lou fait semblant de gronder cet homme deux fois grand comme elle.

Elle l'époussette comme les meubles avec un torchon toujours glissé dans la ceinture



de son tablier. Ils rient puis attendent. Ils fixent l'assiette, les biscuits et la main de la petite comme agrippée à celui qu'elle a à peine entamé.

À petits coups de dents elle arrache les oreilles des deux autres coins. Elle glisse son doigt sur les petites jambes des côtés. Mamie Lou lui en fait dessiner sur des grandes feuilles avec des crayons de couleur. Pendant qu'elle trace ces étranges petits ponts à l'infini mamie Lou murmure un long "mmmmmmm" et c'est son nez qui chante.

Alors elle chante à son tour "mmmmmmm" tandis que que son doigt longe les bords cannelés du biscuit. C'est dur et sec. Elle a soif un peu mais elle sent que c'est trop tôt pour montrer le robinet.

Ils la savourent des yeux : ses cheveux bruns et ses grands cils noirs qui ombrent ses joues rebondies. Sa main encore potelée maintient le gâteau si près des yeux que l'on croirait qu'elle veut le déchiffrer. Mamie repense au jour où sa fille lui a présenté cette petite effarouchée qu'elle serrait dans ses bras. Les vacances sont venues, puis l'enfant avec ses silences, ses sourires et ses peurs. Papy Jo a tout de suite été son préféré. Mamie Lou l'a apprivoisée avec ses mots et ses crayons.

Tu vas te décider oui ! Mais papy Jo ne gronde pas ; il enfourne un autre gâteau et crac et croc et les miettes sur le menton et le carrelage si propre.

Elle frotte sa bouche sur le bosselé des bords. C'est doux sur les lèvres. Et d'un coup elle grignote toute la ligne puis l'autre et tout le tour. Peut-on manger des mots ?

Mamie Lou s'approche et lui susurre "lu petit beurre nantes". Avec son index elle a suivi les mots un à un. Vas-y. Croque.

Puis elle s'écarte. Bien droite à côté de papy Jo. Toute ronde sous ses boucles en bataille Mamie Lou lui fait penser à une poupée qu'elle avait aimée là-bas, avant.

Elle les trouve beaux tous les deux dans leurs vieux habits tout bariolés, et rafistolés. Ils sentent l'herbe coupée, la terre, la lavande qui pousse à l'angle de la maison. Leurs yeux sont graves alors elle veut leur faire plaisir.

Elle lèche un peu les lettres et tout en tournant le biscuit, elle entame le bâton cassé. Le beurre des tartines, la farine des tartes aux pommes, le sucre des friandises : c'est tout ça et autre chose qu'elle ne connaissait pas. À cause de leurs regards sans doute, de leur attente.

Ils ne bougent plus. Ils ont les yeux rieurs et le front plissé, appliqué à l'encourager encore.

Le corps du biscuit fond sur sa langue plus vite que les oreilles. Une pâte soyeuse. Alors elle prend son temps.

Le premier à peine terminé, elle entame le second. Elle sait par où commencer : les coins un peu trop durs, puis les bords en petits ponts. Mamie Lou croque à son tour selon le même rituel et en dernier les mots.

Papy Jo les imite, il s'applique. Cette fois il laisse moins de miettes.

Tous les trois assis autour de la table en formica ils finissent l'assiette en se mangeant des yeux.

À chaque coin ils lancent un grand "crac" qui fait s'enfuir le chat. À chaque bord ils

fredonnent "mmmmmm". Quand tout le biscuit est dans leur bouche ils se taisent et ferment les yeux.

Elle sent que cet instant vaut tous ceux qu'elle avait tant de mal à oublier.



## PAR OÙ COMMENCER



**N**OTRE HISTOIRE. JE NE SAIS PAR OÙ LA COMMENCER. Comme des affamés tendant leurs mains avides et leurs yeux de rapine, les souvenirs s'agglutinent sans ordre dans les brèches ouvertes de ma mémoire.

Commencer par nos mains unies, ma gauche et ta droite. Qui furent savamment séparées. Par nos prénoms si proches, erreur ou volonté de nos parents. Annie, Mélanie. Annie c'est moi. Mélanie c'était toi. C'était. Depuis un mois. Laquelle de nous deux est enfin délivrée?

Commencer par nos ruses pour tromper les autres, par les vêtements échangés quand enfin nos parents s'aperçurent, nous avions déjà huit ans, du danger de nous vêtir d'identique façon. Commencer par les phrases que l'une débutait et que l'autre terminait. Par notre œil

gauche plus petit que le droit, héritage, nous apprit-on, d'une arrière-grand-mère paternelle.

Commencer par le soir où tu te barricadas dans ce silence que tu opposas jusqu'au bout à nos questions, à nos tentatives d'échanges. De tes vingt-deux ans à tes soixante-cinq. Oui, commencer et finir juste par ce qui acheva de nous séparer, mon double, ma jumelle. J'ai tout vécu avec toi, avec tes yeux, avec ton corps mais en différé, après. Quand je t'ai tenue dans mes bras, tétanisée d'absence, un pas franchi vers l'ailleurs qui te rendrait inaccessible.

Commencer par le vol de ma robe de mariée, par le soir qui abaisse sa paupière d'ombre sur les bois à l'ouest de la maison. Par le vent qui le jour durant s'essouffla à chasser les derniers filaments des nuages. Par le rond de la lune transparente comme un dessin sur papier calque. Par le sentier que nous appelions depuis notre adolescence *le ruban de nos secrets*. Celui qui s'étrécit en rejoignant l'étang. Que nous nommions *l'araignée embusquée* tant ses eaux sont lourdes d'affût immobile.

Tu portes ma robe de mariée que j'ai quittée l'avant-veille après avoir dit oui à Luc malgré ton obstination à le bouder, le repousser. Un appel souterrain tend ta marche. Tes pieds nus ignorent les blessures du chemin. Tu arrives au bord de l'étang, quittes la robe, la jettes, jet de pierre, crachat de lune, nénuphar géant, parachute destitué dans l'eau de

vase et d'herbe où elle flotte, voile affalée, dernière trace d'une embarcation disparue.

Tu es nue sans la robe. Ce sont mes bras qui t'habillent de tendresse quand je te rejoins, mûe par l'onde de choc d'un instant décisif. Une frontière franchie qui nous sépare plus encore que le geste du chirurgien dessoudant nos mains scellées à la naissance. Luc me rejoint. Lui aussi a hérité d'un instinct animal pour tout ce qui touche à moi, à nous. Il pose sa veste sur tes épaules. Nous t'épaulons en te ramenant à la maison que les parents nous ont abandonnée pour notre nuit de noces et quelques jours de liberté et où tu as réussi à nous convaincre de te laisser nous y accompagner.

Nous te veillons. Tu gardes longtemps les yeux ouverts sur le vide avant d'abandonner ta résistance au sommeil qui nous fuira toute la nuit, Luc et moi. À l'aube, mon époux va repêcher notre robe de mariée que je brûlerai quelques jours plus tard. Exorcisme sans succès. Tu ne parles plus. Tu ne parleras jamais plus. *Le ruban de nos secrets et l'araignée embusquée* sont les seuls avec Luc et moi à savoir ce que tu as fait et pourquoi.

